

---

**Makenzy Orcel, *Une somme humaine*, Paris : Éditions  
Payot & Rivages, 2022, 624 p.**

---

Né en 1983 en Haïti, Makenzy Orcel est l'auteur de plusieurs livres reconnus sur la scène littéraire française, parmi lesquels on rappelle celui de début, *Les Immortelles* (2010). Le talent de l'auteur est incontestable dans le monde des lettres, étant distingué par des prix prestigieux tels que le Prix Thyde Monnier de la Société des gens de lettres (pour son premier ouvrage romanesque) et le Prix littéraire des lycéens, apprentis et stagiaires d'Île de France (*Caverne suivi de Cadavres*, 2017). Son dernier roman, *Une somme humaine* (2022), lauréat du Prix Goncourt – le choix de la Roumanie et de la République de Moldavie est la deuxième partie d'une trilogie encore inachevée dont le thème principal est la mort. Ce projet littéraire,



qui commence par *L'ombre animale* (2016), va devenir la base de l'imaginaire romanesque de l'auteur.

L'incipit d'*Une somme humaine* est représenté par une phrase qui semble être tirée d'un livre de philosophie : « tout s'éclaircit à partir de la mort... » (p. 16). L'écrivain propose une incursion dans l'existence d'une jeune femme sans nom qui se suicide dès les premières pages du livre. La trame narrative est reconstruite à travers les carnets qu'elle a laissés, comme une voix venue d'outre-tombe. Le récit hybride composé de manière frénétique n'a ni point ni majuscule, devenant un grand mélange d'histoires, de pensées et de poésies qui s'enchaînent dans une folie discursive. L'hybridité formelle de l'œuvre inclut

aussi des extraits audio, transcrits par l'auteur sous la forme des morceaux des conversations entendues chez les passants. En fait, c'est à cette hétérogénéité stylistique que fait référence le titre *Une somme humaine* : il s'agit d'une somme composée d'instantanés de la vie de la narratrice et d'un mélange de rumeurs venu du milieu qui l'entoure. Le titre anticipe « le tableau citadin » qui va se révéler devant le public, peint d'après les yeux et les expériences de la protagoniste.

La voix désincarnée de la protagoniste accomplit une autopsie psychologique par l'analyse des moments cruciaux qui ont changé le cours de sa vie. Détestée par sa mère, abusée par son oncle et déçue par le silence de son père, la narratrice esquisse l'image d'une enfance troublée et troublante. L'impossibilité de trouver sa place dans le monde caractérise cette période et la pousse à quitter le village natal pour suivre des études universitaires à Paris. La grande ville devient son échappatoire qui l'attire dans ses pièges, car le paradis urbain qu'elle cherche se transforme dans un gouffre qui l'engloutit : « ma descente aux enfers, pour ainsi dire, débuta longtemps avant que je m'en rende compte, que je prenne conscience que ma chute était irréversible, en courant après des rêves qui ne se réalisent pas » (p. 18). La ville-lumière s'avère une course cauchemardesque devant les ombres du passé qui hantent encore la protagoniste et devant les drames du présent. Comme dans un miroir renversé du mythe d'Orphée, la narratrice part dans une quête infernale, à la recherche de l'amour et du bonheur. Mais l'aventure de la protagoniste est vouée à l'échec, son destin est placé sous le signe du tragique dès le début.

Makenzy Orcel confère à son personnage un regard rétrospectif qui l'aide

à retracer tous les points de son existence dans une analyse froide et dépourvue d'espoir. La femme est consciente que toute sa vie était en fait « l'objet d'une lente (auto)destruction » (p. 12) dont la responsable était elle-même. L'histoire (auto)thanatique, d'au-delà de la mort, se dévoile sous nos yeux comme un récit chaotique, frénétique, qui a comme point d'arrêt les rails du métro où la protagoniste trouve sa fin.

Le public est mis devant le témoignage d'une existence cruelle qui écrase la femme, victime de la fatalité, ce qui la rapproche des héroïnes de la tragédie grecque. On est entourés par le noir de l'existence, citadine ou villageoise, car la narratrice ne trouve aucune échappatoire. On reste les simples spectateurs d'une « histoire de mort » d'une protagoniste qui incarne la condition de l'être post-moderne, solitaire, anxieux, toujours en hâte et en continuelle quête d'une connexion authentique avec ses semblables.

L'hétérogénéité stylistique du récit, la brisure des règles grammaticales et les expériences scripturales inédites du livre de Makenzy Orcel peuvent représenter à la fois un avantage et un obstacle. Le roman est une vraie mine d'or pour les personnes avides de provocations littéraires et désireuses de se jeter dans un univers romanesque confus et tumultueux. En même temps, les lecteurs plus conventionnels, qui aiment les formats livresques traditionnels, vont expérimenter une difficulté et un véritable bouleversement à la rencontre de cette nouvelle expression littéraire.

Par la création d'une sorte de recueil d'instantanés de vie parisienne, Makenzy Orcel réalise la fresque de la grande ville, où les gens se dépersonnalisent et leurs rêves

s'effacent. Ils deviennent des ombres et des échos qui flânent dans les rues sous le poids d'une existence en hâte et dépourvue de sens. Ce type d'écriture attire le public dans un vortex d'émotions, d'illusions, d'espoirs et de déceptions, d'où l'homme contemporain ne trouve plus la sortie. Il vit avec la narratrice tous les drames qui lui sont arrivés et qui l'ont poussée finalement à mettre fin à ses jours. Sa voix venue de l'au-delà porte le lecteur ou la

lectrice dans une épopée moderne, parsemée de vices et de désirs, où le seul dénouement possible est la mort.

**Maria-Lorena RACOLȚA**

*Doctorante à la Faculté des Lettres,*

*Université Babeș-Bolyai,*

*Cluj-Napoca, Roumanie*

*Email: maria.racolta@ubbcluj.ro*